

Voyage au bout de l'enfer

12 Years a Slave de Steve McQueen, États-Unis–Angleterre,
2013, 134 min

Zoé Protat

Volume 32, numéro 1, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70736ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Protat, Z. (2014). Voyage au bout de l'enfer / *12 Years a Slave* de Steve McQueen, États-Unis–Angleterre, 2013, 134 min. *Ciné-Bulles*, 32(1), 2–5.

Voyage au bout de l'enfer



Chiwetel Ejiofor incarne Solomon Northup dans **12 Years a Slave**

ZOÉ PROTAT

En 2008, l'artiste en arts visuels Steve McQueen recevait la Caméra d'or au Festival de Cannes pour **Hunger**. Attribué au premier film le plus marquant de la sélection, le prix n'aura jamais mieux servi sa cause: ce singulier drame carcéral, aux confins de l'expérimental, marquait la naissance d'un cinéaste exceptionnel. Il inaugurait également sa collaboration avec un acteur non moins exceptionnel, Michael Fassbender. Trois ans plus tard, les deux complices récidivaient avec **Shame**, tragédie quotidienne d'un accro au sexe, splendide mise en scène de rigueur glauque. Après un début de carrière aussi captivant, c'est dire si le troisième opus de McQueen était attendu. Grande production d'époque basée sur des faits réels,

12 Years a Slave s'attaque à un sujet colossal: l'esclavage des Noirs aux États-Unis.

Citoyen de l'État de New York en 1841, Solomon Northup était un homme libre, né libre, tout comme sa femme et leurs deux enfants. Violoniste de son état, son instrument faisait merveille dans les bals et les fêtes. Comment imaginer cet artiste élégant dans le rôle d'un esclave? Le cauchemar devint pourtant réalité lorsque, dupé par de soi-disant associés, il fut jeté à fond de cale et envoyé vers la Géorgie, le Sud profond: l'enfer de la canne à sucre, du coton et du bayou... Solomon y sera vendu, revendu, puis revendu. Il dissimulera sa véritable identité et son instruction: «Tu es un nègre ex-

ceptionnel, mais j'ai bien peur que rien de bon n'en sorte», lui confiera son premier maître. Il se rebellera, tentera de s'enfuir, d'acheter de l'aide, sera parjure quand ses conditions de survie l'exigeront. Il sera battu, humilié, brisé. Il a perdu sa liberté à deux pas de la Maison-Blanche, éclatante au-dessus des taudis. Ses cheveux auront blanchi lorsqu'il la retrouvera 12 ans plus tard.

De son aventure prodigieuse, aussi terrible qu'absurde, Solomon Northup a tiré un ouvrage autobiographique. C'est de la matière à grand spectacle! On ne peut que frémir en songeant ce qu'un certain cinéma américain censé élever l'âme en faisant pleurer (le fameux *inspirational movie*) aurait pu faire de ce récit

de survie extrême. Avec Steve McQueen aux commandes, la démarche est tout autre. Contrairement à son homonyme des années 1970, le réalisateur est Britannique; il est aussi noir. Et lorsqu'on ose s'attaquer à une histoire des plus sensibles, ces éléments extradiégétiques ont leur importance. Si, rectitude politique oblige, la couleur de peau le met d'emblée à l'abri de certaines critiques acerbes, sa nationalité, par contre, en amène d'autres. L'esclavage est sans conteste aux États-Unis ce que le colonialisme est à l'Europe: une bête noire qui chatouille les susceptibilités nationales. Un citoyen de Sa Majesté peut-il impunément s'attaquer au fondement même d'une nation schizophrène, où certains hommes étaient parfaitement libres au Nord et esclaves par la loi au Sud? Bien sûr, et bien au contraire: devant un matériau aussi douloureux, l'aplomb de Steve McQueen introduit une distance émotionnelle bienvenue ainsi que l'intelligence d'un regard extérieur.

Ce n'est pas la première fois que le réalisateur s'intéresse au fait historique. **Hunger** se basait en effet sur certains épisodes observés à la prison de Maze en Irlande du Nord à la fin des années 1980, alors que plusieurs «terroristes» de l'IRA, écroués dans des conditions déplorable, avaient entamé des revendications afin d'être officiellement reconnus comme prisonniers politiques. Leur meneur, Bobby Sands, décéda tragiquement des suites d'une grève de la faim. Malgré cet ancrage réaliste, **Hunger** est tout sauf un film historique traditionnel. Aucune contextualisation, des dialogues rares et jamais explicatifs, une démarche formelle radicale: ce voyage sensoriel aux confins de la souffrance laisse le spectateur, profondément désorienté, avide d'informations factuelles.

En comparaison, **12 Years a Slave** apparaît autrement plus classique. Devant la gravité de son sujet, McQueen a un peu

remisé le formalisme pour sacrifier à quelques passages obligés: cartons informatifs en introduction et conclusion, structure en multiples flash-back, affrontement entre victimes et bourreaux, déferlement d'émotions finales. Ce troisième film risque fort de rejoindre un

Le mépris et la cruauté ne sont pas uniquement l'apanage des Blancs, McQueen met en lumière un racisme inédit lorsque les Noirs lettrés traitent leurs compagnons d'infortune de simples «nègres»: ceux-là ne savent ni lire ni écrire et courbent instinctivement l'échine! Mais,



Solomon vendu une première fois à «Freeman» (Paul Giamatti)

public élargi, sans parler des débats historiques qui ne manqueront pas de passionner. S'impose alors cette inévitable question: McQueen a-t-il édulcoré son cinéma? Avec ses trois parties rigoureusement définies comme autant de tableaux, **Hunger** avait des airs d'installation. Déjà plus accessible, **Shame** conjugait tout de même des scènes de sexe très crues à des séquences lyriques où la maestria du metteur en scène se déployait en toute liberté. Forcément, le cinéaste se fait maintenant plus discret. Le sujet de **12 Years a Slave** n'est certes pas aimable, mais plus académique. N'empêche que par rapport au drame hollywoodien lambda, le film est très dur, voire insupportable par moments. McQueen ne dissimule rien des sévices qui sont le pain quotidien des esclaves. Ce cinéma n'est pas pour les cœurs sensibles. La violence (physique et mentale) est une partie intrinsèque de son ADN.

à l'évidence, les responsables du calvaire de Solomon Northrup, ce sont évidemment les Blancs. Marchands d'esclaves, maîtres ou subalternes, cette constellation de l'oppression, incarnée par la crème des acteurs du moment, a des visages variés. Si Benedict Cumberbatch hérite de la figure du maître bienveillant, à Paul Dano et à l'irremplaçable Michael Fassbender sont confiés des rôles terribles. Le premier, habitué à l'intensité depuis **There Will Be Blood**, est le «petit» blanc, simple superviseur, rongé d'envie devant le nègre plus instruit que lui. Sa haine précipitera Solomon dans les griffes d'un autre maître, un véritable monstre celui-là. Alcoolique et fou de Dieu, Edwin Epps (Fassbender) règne sur sa propriété en tyran, réveillant ses esclaves en pleine nuit pour les faire danser au son du violon, poursuivant de ses ignobles ardeurs la frêle Patsey, sa meilleure cueilleuse de coton, se figurant un

fléau du Seigneur dans l'épidémie de vers sur ses cultures. Fassbender est, une fois de plus, sidérant. Quant à Brad Pitt, co-producteur du film, il s'est offert le (très petit) rôle d'un abolitionniste canadien qui sera, enfin, la lumière au bout du tunnel de Solomon. Une simple lettre envoyée au Nord et le violoniste pourra espérer retrouver sa famille et sa vie volée.

12 Years a Slave n'a pas l'ambition scolaire de faire l'histoire de l'esclavage aux États-Unis. Le cadre de départ (les an-

nées 1840) est bien défini, mais par la suite, le temps reste flou. Il est vrai que dans le cœur étouffant du Sud, personne ne s'attendait à ce que le XIII^e amendement de la Constitution, défendu bec et ongles par Abraham Lincoln, abolisse officiellement la traite humaine sur tout le territoire américain, en décembre 1865. Le film n'embrasse aucune perspective collective, il demeure constamment au niveau de l'humain. Et l'humain chez McQueen, c'est d'abord le corps. Son cinéma affiche une véritable passion à fil-

mer le corps en mutation, meurtri, avili. Dans **Hunger**, Bobby Sands s'affamait jusqu'à devenir une figure rachitique et quasi christique à qui les sens brouillés n'étaient plus d'aucun secours. Dans **Shame**, l'athlétique Brian était soumis à de constantes pulsions sexuelles qui transformaient son euphorie initiale en un pénible sacerdoce. Quoi de plus parlant que l'esclavage pour incarner le corps en souffrance? Lacérée de cicatrices, la chair de l'esclave porte la marque de son maître: elle ne lui appar-

Regards de cinéma sur l'esclavage

Une œuvre telle que **12 Years a Slave** est un événement: les films traitant de l'esclavage, pratique désormais éteinte (du moins, officiellement dans nos sociétés), se font en effet plutôt rares. Étrange? Pas vraiment. Nous touchons ici à l'un des plus grands complexes de la psyché historique occidentale. La censure est parfois encore prégnante; la culpabilité, si forte. Le processus de décolonisation ayant agité tout le XX^e siècle en a ravivé les douleurs.

Pourtant, aux côtés des caricatures outrageusement grimées du film **The Birth of a Nation** de D.W. Griffith (1916), pas moins de six adaptations cinématographiques du grand mélodrame abolitionniste d'Harriet Beecher Stowe, *Uncle Tom's Cabin*, furent réalisées entre 1910 et 1927! Suivit **Gone With the Wind** de Victor Fleming (1939), superproduction du Sud glorieux peuplée d'esclavagistes «aimants». En 1976, Alex Haley, écrivain afro-américain, remporta le Prix Pulitzer avec sa saga familiale *Roots*. Le livre fut adapté en feuilleton télévisé dès l'année suivante. En dépeignant sans fard le calvaire de la vie d'esclave et son cortège de coups, viols et autres privations, cette série culte fit date dans l'imaginaire collectif. Ce fut également le cas de celle de Toni Morrison, entièrement dédiée à l'histoire des Noirs. Son plus célèbre roman, *Beloved*, mêlant étroitement esclavage et fantastique, fut porté au grand écran par Jonathan Demme en 1998.

Au rayon curiosité, notons Werner Herzog qui, en 1987, fit de son meilleur ennemi Klaus Kinski un trafiquant d'esclaves au Dahomey (actuel Bénin) dans **Cobra Verde**. Ce film

d'aventure maudit marqua d'ailleurs la fin d'une collaboration autrefois fructueuse. Plus près de nous et beaucoup moins excentrique, il y a toujours Steven Spielberg: le réalisateur, friand de grandes causes humanistes lorsqu'il donne dans le cinéma «sérieux», ne pouvait manquer de se pencher sur l'esclavage. Dommage que son **Amistad** (1997) doive essayer moult critiques idéologiques. Ce récit d'esclaves mutinés d'un bateau espagnol, défendus aux États-Unis par de fougueux abolitionnistes, évacue d'emblée toute responsabilité américaine dans le traumatisme. Quinze ans plus tard, **Lincoln** (2012) répara quelque peu les pots cassés en faisant du combat pour le XIII^e amendement le cœur de son propos.

Enfin, il y a Tarantino! L'année dernière, le réalisateur a offert l'une de ces fantaisies historiques qui, désormais, l'enthousiasment plus que tout. Après la Seconde Guerre mondiale, c'est le début du XIX^e siècle qui passe à la moulinette Tarantino: dans **Django Unchained**, la vengeance sentimentale de l'esclave trahi est aussi flamboyante qu'ultraviolente. En plus de rendre un hommage jubilatoire au western spaghetti, Tarantino s'est inspiré du méconnu **Mandingo** de Richard Fleischer (1975), où un esclave était entraîné par son maître au combat extrême. Habités aux excentricités du réalisateur, ni la critique ni le public ne lui ont reproché son peu de justesse historique. Ceux qui favorisent la rigueur peuvent désormais regarder du côté de Steve McQueen... (Zoé Protat) ■



Steve McQueen sur le plateau de tournage de **12 Years a Slave**

tient plus. Une des scènes les plus saisissantes de **12 Years a Slave** est certainement celle où Solomon est vendu pour la première fois. Pas de vulgaire charrette sur une place de marché: la marchandise de Freeman l'esclavagiste (!) est exposée, nue, dans un chic salon. Il y a quelque chose de particulièrement atroce à contempler les Blancs endimanchés déambuler parmi ces hommes et ces femmes effarés. Finalement, la seule attache de Solomon à son ancienne vie restera son violon, dont il jouera dans les circonstances les plus terribles et dont il se séparera dans un grand moment de désespoir.

Portrait de la brutalité humaine, **12 Years a Slave** conserve quelques marques formelles de son réalisateur, telle cette introduction atmosphérique où musique et bruits ambiants prennent toute la place. Il faut saluer le travail exceptionnel effectué sur le son: les superpositions et démultiplications révèlent une matière très riche, notamment lorsque les esclaves

s'encouragent à la tâche ou pleurent leurs morts en scandant de magnifiques chants traditionnels. La structure narrative innove par de multiples ellipses temporelles. On apprend le passé des protagonistes à petites touches, parfois même après qu'ils aient quitté l'histoire. Dans un cadre d'époque, les prises de vue sont inventives: des visages tout au bas de l'écran, à moitié coupés, d'extrêmes gros plans... Et impossible d'oublier certains instants de tension suffocante comme lorsque Solomon, pendu, contemple la vie quotidienne de la plantation qui s'ébat autour de lui alors qu'il perd peu à peu le souffle.

L'esclavage est un fléau de Dieu et, un jour, les coupables en seront punis: c'est ce qu'affirment plusieurs personnages de **12 Years a Slave**, toutes allégeances confondues. À l'évidence, le parcours de Solomon Northup est bien trop exceptionnel pour être une étude exhaustive de cette tyrannie. Cette anomalie d'un système inhumain peut cependant

constituer une porte d'entrée sur le sujet et, par le fait même, sur l'histoire. Tirant parti d'une distribution d'exception, avec en tête Chiwetel Ejiofor dans une performance à fleur de peau sans être « tire-larmes », **12 Years a Slave** est une expérience certes moins anticonformiste que les œuvres précédentes de Steve McQueen, mais tout aussi puissante. ▀



États-Unis–Angleterre / 2013 / 134 min

RÉAL. Steve McQueen **SCÉN.** John Ridley **IMAGE** Sean Bobbitt **SON** Jon Vogt, Kirk H. Francis et Robert Jackson **MUS.** Hans Zimmer **MONT.** Joe Walker **PROD.** Brad Pitt, Dede Gardner, Jeremy Kleiner, Bill Pohlad, Steve McQueen, Arnon Milchan et Anthony Katagas **INT.** Chiwetel Ejiofor, Michael Fassbender, Benedict Cumberbatch, Paul Dano, Lupita Nyong'o, Paul Giamatti **DIST.** 20th Century Fox